

EXTRAIT

Voilà déjà plusieurs lustres qu'Omer Marin est disparu et je n'ai rien fait. Pourtant s'il m'a légué ses manuscrits, c'est sans doute parce qu'il souhaitait que je les utilise, que j'en publie certains. Et si j'ai moi-même conservé dans mes notes d'ancien étudiant à Lanal puis à Narcotown, et à la suite de nos entretiens, de considérables extraits ou résumés de ses « dires », n'était-ce pas dans le même but ?

Pourtant pendant toute cette longue période je suis resté silencieux avec, sur la conscience, le poids de ce « devoir » qui me rongeaient et assombrissait la vie.

Maintenant que j'ai enfin fait le premier pas, je me rends compte plus que jamais que j'en voulais à Omer Marin d'être mort, c'est-à-dire de m'avoir quitté sans me prévenir. Voilà à quel point, au cours de toutes ces années, j'ai gardé à son égard des sentiments « filiaux », voire infantiles.

Mais est-il mort de mort naturelle ?...

Si je me reporte à nos entretiens des ultimes années, alors qu'Omer n'enseignait plus, je me souviens qu'il avait à quelques reprises glissé des allusions à ses forces déclinantes, au fait qu'il ne serait pas toujours là ou que toute vie était une mauvaise plaisanterie, etc. Je ne portais guère attention à ses paroles; ou je refoulais d'autant plus facilement qu'OM s'empressait souvent d'ajouter : « Voilà encore cette bonne vieille nosophobie familiale qui montre le bout de l'oreille et a accompagné ma mère jusqu'au seuil de son centenaire. » En fait, pour moi et pour mon affectivité, OM, c'est-à-dire son image, me paraissait immortel(le). C'est pourquoi la nouvelle de son décès m'a frappé comme un coup de massue en plein crâne.

Et, étrangement, ma première réaction en recevant les caisses de bouquins qu'il m'a léguées (le reste de sa bibliothèque se trouve maintenant à la *Pompous-Glassful Library*) et surtout les deux malles de manuscrits — qu'il appelait ses paperasses ou encore ses « manusses » — ma première réaction fut une réaction de dépit, presque de révolte. Encore un fardeau, un pensum sur les épaules, me disais-je comme au temps lointain où je faisais mon interminable thèse sous sa direction et que mon texte me revenait sabré-zébré-remanié à l'encre rouge et accompagné de remarques qui me paraissaient acerbes et qui l'étaient peut-être.

Acerbes ? — Non, je me trompe.

Ses observations tendaient plutôt à m'avilir afin de prolonger indéfiniment ma dépendance à son égard. Pourtant, je ne manifestais jamais le moindre signe d'impatience. Toutefois, lorsque prit fin ma servitude thésique, quel profond-libérateur soupir de soulagement je poussai !.. Hélas, cette euphorie ne dura guère : elle fut bientôt remplacée par un sentiment de vide, de « manque » semblable à celui du narcomane en période de sevrage.

Néanmoins (ah ! comme la nature humaine est *resilient* !), peu à peu, péniblement, au sein d'horribles souffrances, je me sentis comme renaître :